

Patrick Rebierre.

Le Grisbi du Grizzly.

Héla.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0712-9

© Patrick Rebierre.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE

« Ils ne cherchent pas la mer de l'Ouest, mais la mer des Castors ! » Cette formule, aussi drôle que succincte, c'est un gouverneur du Canada qui l'utilise à la fin du XVIIe siècle, dans une lettre adressée au Roi-Soleil (Louis XIV), pour qualifier l'aventure des Français s'enfonçant au cœur du continent américain.

Ce « paradis des fourrures », c'est ce qu'on appelle alors la Louisiane. Non pas l'État qui porte aujourd'hui ce nom, mais un immense domaine qui va de la prairie canadienne, au nord, jusqu'au golfe du Mexique, au sud. La Louisiane comprenait les Grandes Plaines, situées à l'ouest du Mississippi, tout le bassin du Missouri et les montagnes Rocheuses jusqu'à la ligne de crête de ces dernières.

Cependant, seuls les Indiens connaissaient bien la région.

Tout changea, lorsqu'en 1803 Napoléon Ier vend¹ la Louisiane à la jeune République américaine qui, du coup, double son territoire. On s'interroge dans les bureaux de Washington quant à la mise en valeur de cette « immensité

¹ En 1803, la France vendait aux États-Unis, pour la somme de 15 millions de dollars de l'époque (actuellement 12 391 425 €), la colonie française de Louisiane. Le traité de cession fut signé à Paris le 30 avril 1803 à l'Hôtel Tubeuf, lieu du ministère du Trésor.

d'herbes, de lacs, de rivières, de forêts, de roches et de terres », peuplée d'Indiens et majoritairement d'animaux comme les bisons, les castors ou encore les ours.

Ni les excursions des Français, mal connues des Anglo-Saxons, ni les incursions des Espagnols, pas plus que les rapports des explorateurs Zebulon Pike et Stéphan Long (1810 et 1823) qui confirmaient l'existence d'un « vaste désert » au-delà du *Mississippi* (le « Père des fleuves »), n'avaient apporté une description claire de ces régions.

Qu'importe, le président Thomas Jefferson (1743-1826) espérait beaucoup du développement de cet « immense jardin », qui deviendrait le grenier à blé de la République.

D'emblée, le chef de la Maison-Blanche (1801-1809) annonce ses intentions, en 1803, dans son message au Congrès : déporter en Louisiane tous les Indiens vivant dans l'Est afin de libérer des terres pour les colons. Ces mêmes colons que Washington souhaite empêcher de filer vers l'Ouest en se soustrayant à l'autorité du gouvernement.

Cependant, il est impossible de laisser la Louisiane sans présence américaine et à la merci des Britanniques qui, depuis le Canada, avancent vers l'Oregon et les Grandes Plaines septentrionales. D'où l'idée de Jefferson d'ouvrir le nouveau territoire au commerce de la fourrure, première étape de la colonisation américaine de l'ouest avant la ruée vers l'or des années 30 (1830).

Déjà, depuis le XVIIe siècle et après le tout début des premières colonisations par des colons anglais, arrivés à Jamestown (Virginie) en 1607, le commerce des fourrures était le fer de lance de l'expansionnisme. De faible volume — d'où la facilité de transport — et de prix d'achat modique (l'Indien chassait et traitait lui-même les peaux), le produit rapportait de gros bénéfices.

Toutefois, les trappeurs adoptaient, avec les sociétés indigènes, un comportement différent de celui des colons. Ils respectaient leurs coutumes, ne convoitaient pas leurs terres et ne pratiquaient aucun prosélytisme religieux, convaincus que seule la coexistence pacifique avec les Indiens pouvait stimuler la production de fourrure.

Une première expédition officielle, celle de Lewis et Clark, est lancée en 1804-1806, aussitôt après l'acquisition de la Louisiane. Son objectif essentiel : prospecter les richesses en fourrures des régions situées à l'ouest du Missouri. Jefferson a donné lui-même des instructions précises. Il s'agit d'évaluer le potentiel des animaux à fourrure, d'apprécier le degré d'intérêt des Indiens pour ce commerce et de repérer « la voie fluviale la plus rapide pour traverser le continent ».

En ce temps-là, les explorateurs rencontrent d'immenses troupeaux de bisons, notamment dans les Grandes Plaines septentrionales, et découvrent que les sources du Missouri et le piémont des Rocheuses sont « plus riches en castors et en loutres que n'importe quel autre pays connu sur Terre ». Quant aux Indiens, ils apparaissent des mieux disposés.

Ces nouvelles, au retour à Saint-Louis, en 1806, créent une soudaine effervescence dans la capitale de la fourrure.

En effet, depuis le XVIII^e siècle, des commerçants français, espagnols et américains y entretiennent un courant d'échange de peaux de bison et de castor avec les peuples du Bas-Missouri, *Omahas*, *Osages* (des Amérindiens) et *Kansas* (des Sioux).

Les plus hardis se risquent dans les villages des *Mandans* (autres Amérindiens) et empiètent sur le domaine de la Compagnie britannique du Nord-Ouest. C'est parmi eux que vont se lever les premiers volontaires pour explorer l'ouest du Missouri et les vastes étendues qui courent vers les

montagnes (les Rocheuses) et c'est ainsi qu'une quarantaine d'années plus tard certains se détourneront de la fourrure pour un métal plus rare, mais plus lucratif, l'OR².

² La première pépite d'or a été découverte le 24 janvier 1848 par hasard dans l'American River en Californie. C'est aussi la naissance du « rêve californien ».

SOMMAIRE.

Rétrospective :	11.
Prologue :	19.
Mon 1 ^{er} séjour au Canada :	31.
Villeneuve :	37.
Les Rocheuses :	91.
Épilogue :	179.

RETROSPECTIVE.

Introduction.

L'expression anglaise de *mountain men* désigne les trappeurs et explorateurs qui parcouraient les montagnes Rocheuses de l'Amérique du Nord vers 1810 jusqu'au début des années 1840.

Principalement canadiens ou américains, ces hommes étaient d'origine ethnique, sociale et religieuse variée. Ils étaient surtout motivés par le profit, chassant les castors et vendant leurs peaux. Toutefois, certains d'entre eux s'intéressèrent davantage à l'exploration de l'Ouest.

Histoire.

Quelque 3 000 hommes arpentaient les montagnes entre 1820 et 1840, l'apogée de l'époque de la chasse aux castors. Beaucoup étaient des trappeurs indépendants, mais la plupart étaient employés par des compagnies de fourrures [1]. La vie dans une telle compagnie était presque militaire. Les hommes allaient à la cantine par groupes, chassaient et posaient leurs pièges en brigades et devaient toujours faire leur rapport au chef du groupe.

Cet homme était appelé un *boosway*, une déformation du mot « bourgeois ». Il était le chef de la brigade, le négociateur principal et le cadre exécutif.

En 1824, le système des « Rendez-vous » commença.

Au printemps, les compagnies apportaient des provisions à des lieux spécifiques dans les montagnes, traitaient avec les trappeurs et, à l'automne, rapportaient les peaux dans les villes situées sur le Missouri et le Mississippi. C'est le major William Henry Ashley qui inaugura ce système, dans la *Rocky Mountain Fur Company*. Il vendit ensuite son affaire à Jedediah Smith, David Edward Jackson et William Sublette, tout en continuant à faire des bénéfices en vendant à la compagnie ses provisions. Le système perdura quand d'autres entreprises, comme *l'American Fur Company*, entrèrent en lice.

Un second centre de commerce et d'approvisionnement grandit à Taos, dans l'actuel Nouveau-Mexique. Ce commerce attira, à côté des Anglo-Américains, de nombreux Franco-Américains de Louisiane et quelques trappeurs franco-canadiens. Quelques habitants du Nouveau-Mexique se livrèrent aussi au commerce de castors, dans la mesure où les citoyens mexicains avaient au départ certains avantages légaux. Les trappeurs et les commerçants du Sud-Ouest couvrirent des territoires en général inaccessibles aux grandes compagnies de fourrure, comme le Nouveau-Mexique, le Nevada, la Californie et l'Utah central et méridional.

Les peaux de castors avaient été nécessaires pour faire des chapeaux dont la mode avait été lancée en Angleterre. Mais la mode changea au début des années 1840, diminuant la valeur des castors alors même qu'ils devenaient difficiles à trouver, à cause d'une chasse excessive. La chasse du bison prit alors de l'importance.

L'ouverture de la Piste de l'Oregon et l'utilisation de la Piste des mormons fournirent par ailleurs aux trappeurs, ceux qui souhaitaient rester dans l'Ouest, des possibilités d'emploi comme guides et chasseurs. Cependant, entre temps, beaucoup d'entre eux n'échappèrent pas à la rudesse de l'entreprise et perdirent la vie bien trop tôt.

Mode de vie.

Le stéréotype du *mountain man* est un homme vêtu de peau de daim, avec une casquette en raton laveur et une barbe abondante. Il est équipé d'une carabine Hawken (fusil à poudre noire de calibre 45) et d'un couteau Bowie, communément appelé « couteau à scalper ».

On a parfois représenté ces hommes de manière romantique, comme des hommes honorables avec leur propre code chevaleresque, des solitaires prêts à aider leurs prochains, mais ayant trouvé leur véritable foyer dans les contrées sauvages. Bien qu'il y a du vrai dans cette image passionnée, la réalité est plus variée : certains étaient des ours bougons, d'autres avaient de bonnes manières ; certains restaient dans les contrées sauvages toute leur vie ; d'autres se retiraient comme hommes d'affaires dans les villes de l'Est ou s'établissaient à l'ouest comme fermiers et éleveurs de bovins. C'est ainsi que beaucoup de descendants de ces derniers devinrent des « chercheurs » d'or quand de nouveaux colons se lancèrent dans la grande migration de la « ruée vers l'or ».

La plupart des trappeurs voyageaient et travaillaient dans des *compagnies* [entreprises coloniales anglo-américaines, mais pas que puisque (1)]. Leur tenue vestimentaire combinait des casquettes et des manteaux de laine pardessus de commodes culottes et chemises en cuir dans le pur style indien.

Ils portaient souvent des mocassins, mais généralement une paire de bottes solides. Chacun d'eux avait aussi un équipement de base qui incluait des armes, de la poudre et des munitions, des couteaux et des hachettes, une cantine, des ustensiles de cuisine et des provisions de tabac, de café, de sel et de *pemmican* (de la viande concentrée et séchée).

Les chevaux ou les mules étaient essentiels ; une monture par homme et au moins un animal portant les ustensiles et bien entendu les fourrures.

À l'exception du café, les provisions de bouche reproduisaient le régime des tribus indiennes. De la viande rouge fraîche, du gibier et du poisson étaient généralement disponibles. Certaines plantes, des fruits et des baies étaient faciles à récolter. Cependant, les nourritures qui exigeaient un temps de préparation, comme les racines, la viande séchée, le pemmican, étaient en général obtenues par des échanges avec les tribus. Bien que, en temps de crise ou de mauvais temps, les hommes pouvaient abattre et manger leurs chevaux et leurs mules.

[1]. Les premières entreprises coloniales sont françaises (XVIIe siècle). En effet, les Français s'établissent à Tadoussac (village canadien de la côte nord situé au bord du fleuve Saint-Laurent au Québec) en 1599. En 1604, le huguenot Pierre Dugua de Monts, sous Henri IV, est nommé lieutenant général du roi pour le Nouveau Monde : il débarque à la frontière entre les futurs Maine et le Nouveau-Brunswick le 26 juin 1604 et détient d'Henri IV le monopole sur la traite des fourrures.

Juste un dernier paragraphe ou sous-titre, avant de passer à mon histoire ou à ma nouvelle aventure policière dans ce monde de la chasse et de la fourrure ou de celui qui aura la

«peau de l'ours», pour donner quelques noms de ceux qui ont fait la légende des trappeurs...

Figures notables.

- John Colter (1774–1812) était l'un des participants à l'expédition Lewis et Clark. Il est considéré de nos jours comme l'un des premiers mountain men.
- Jacques La Ramée, également connu sous le nom de Jacques La Ramie ou Jack Laramie (1784-1821), est une figure légendaire. De nombreux lieux ont été nommés en sa mémoire : Laramie River ; Fort Laramie ; comté de Laramie ou encore la ville de Laramie (Wyoming).
- Étienne Provost (1785-1850), le premier homme d'origine européenne à avoir vu le Grand Lac Salé. Il fut indépendant puis a travaillé également pour *l'American Fur Company*.
- Johnson ou le mangeur de foie (1824-1900) est l'un des trappeurs les plus connus de la période tardive. Selon une biographie de Dennis McLelland, Johnston parcourait le Wyoming et le Montana en rassemblant des peaux de castors, de bisons et de loups. Johnston était un trappeur libre, non affilié à une compagnie. Certains éléments de son histoire ont été portés au cinéma dans le célèbre «*Jeremiah Johnson*» de Sydney Pollack, interprété par Robert Redford.
- Jedediah Smith (1799-1831) était un chasseur, trappeur et commerçant de fourrure, dont les explorations ont joué un rôle important dans l'ouverture de l'Ouest américain aux colons blancs. Smith est généralement considéré comme le premier homme d'origine européenne à avoir traversé le futur

Nevada, le premier à avoir parcouru l'Utah, du nord au sud et d'ouest en est, le premier Américain à être entré en Californie par voie terrestre. Il fut aussi le premier à escalader la Sierra Nevada et à explorer la région de San Diego jusqu'aux rives de la rivière Columbia. Il était aussi un homme d'affaires, copropriétaire de la *Rocky Mountain Fur Company*, après le départ d'Ashley.

- Jim Bridger (1804-1881) arriva à l'ouest en 1822 à 17 ans, comme membre des cents recrutés de William Ashley, pour explorer le Missouri supérieur. Il fut un des premiers non-Indiens à voir les geysers et autres merveilles naturelles de la région du Yellowstone. Il est aussi considéré comme l'un des premiers hommes d'origine européenne, avec Étienne Provost, à voir le Grand lac Salé. À cause de sa teneur en sel, il crut pour un temps qu'il s'agissait d'un bras de l'océan Pacifique. En 1830, Jim acheta des parts dans la *Rocky Mountain Fur Company*, entrant en compétition avec la Compagnie de la Baie d'Hudson et l'*American Fur Company* de John Jacob Astor. Il établit fort Bridger dans le sud-ouest du Wyoming. Il est aussi connu comme conteur.

Maintenant, partons vers l'aventure et la résolution d'une énigmatique affaire policière se déroulant au pied des Rocheuses, dans le parc national du Canada Jasper³, à

³ Jasper, ville alpine de la province de l'Alberta, au Canada, est le centre commerçant du parc national de Jasper. Au milieu des sommets enneigés des Rocheuses canadiennes, le parc compte des lacs, des forêts et des rivières alimentés par les glaciers. Offrant une vue sur le centre-ville, le *Jasper Skytram* grimpe jusqu'au sommet du mont Whistler.

226 miles (365 km) du lieu où j'avais été invitée à passer une dizaine de jours chez mon ami Ronald.

Ce vieux camarade de faculté habite, avec son épouse et ses deux chiens, ses enfants étant devenus adultes, une jolie maison posée au carrefour de la route 633 et de la 265 où trois autres familles partagent un lopin de terre de 180 ares (120 sur 150 m) et où il ne se passe presque rien durant l'année si ce n'est la visite quotidienne de quelques caribous et autres volatiles au bec crochu.

Le *Jasper Yellowhead Museum* et ses archives permettent d'en apprendre plus sur le commerce de la fourrure, les chemins de fer et les débuts de l'exploration du parc.

PROLOGUE.

Edmonton, capitale de la province canadienne de l'Alberta, se trouve sur la rivière *Saskatchewan Nord*. Son passé est recréé à Fort Edmonton Park, un musée d'histoire vivante abritant un fort de 1846, ainsi qu'une reproduction de rues de 1885, 1905 et 1920.

C'est à Villeneuve, un petit hameau du *comté de Sturgeon* situé à 20 km à vol d'oiseau du centre-ville d'Edmonton, que se trouve la demeure de l'un de mes anciens copains de faculté de droit de Bordeaux où, en 1998 et après mon cursus universitaire, je sortais major de ma promotion et gagnais, après quelques années et divers passages dans des cabinets d'avocats, en tant que magistrat le poste de vice-procureur de la République auprès du tribunal de Nanterre. Ceci est enregistré et écrit dans l'un de mes premiers romans policiers «Croisière en eaux troubles», dont l'aventure actuelle me ramène presque à l'origine ou au départ de ce typique voyage sur le Mississippi. Aujourd'hui, j'ai passé la quarantaine et après ces quelques années de bons et loyaux services, me voilà soumise à l'autorité du ministre de la Justice comme procureure générale, me positionnant comme l'initiatrice des poursuites judiciaires, alors qu'au début de ma carrière je défendais les prévenus, davantage la veuve ou l'orphelin.

Nous sommes le mardi 25 juin 2019.

Il est tard, quelque chose comme 22 h 30, lorsque j'engage la clef dans la serrure de la porte d'entrée de mon appartement. Situé au 3^e étage d'un immeuble, il donne sur l'avenue Henri Martin, dans le XVI^e arrondissement.

Soudain, mon portable sonne le début de l'Ode à la joie⁴ au fond de mon sac à main.

Hésitante, je prends le choix de ne pas répondre, lasse de ma journée au TGI de Nanterre, pressée de me glisser sous le pommeau de la douche après la suée que je viens de me prendre dans le métro (40 min) et la marche rapide sur les 1300 mètres depuis la Porte-Dauphine (13 min). Le tout s'accompagne de la moiteur d'une fin de journée où, au plus fort de l'après-midi, le thermomètre avait atteint les 32 ° Celsius. Ceux qui m'ont suivie, depuis mon second roman policier « La dernière sieste d'un Sumo » (édité en 2015 chez Bookelis), une sombre et machiavélique histoire qui se passe en 2009 au Japon, constateront que je n'ai pas changé d'adresse pendant cette dernière décennie.

J'entre chez moi et me précipite dans la salle de bain, mais je n'ai pas le temps de me dévêtir totalement que mon portable se remet à sonner. Ayant déposé mon sac et tous ses accessoires sur le guéridon du corridor, je cours vers lui avec ma petite culotte rendue sur les genoux, entravant mon élan et ralentissant considérablement ma progression, me

⁴ La symphonie n° 9 (opus 125) de Ludwig van Beethoven est une partition en ré mineur, à quatre mouvements pour grand orchestre, solos et chœur mixte, qui a été composée de la fin de 1822 à février 1824, et créée à Vienne le 7 mai 1824 et dédiée au roi Frédéric-Guillaume III de Prusse alors que son auteur était atteint de surdité.

faisant arriver trop tard pour répondre à cet appel. Tant pis ! J'écouterai ma messagerie, si mon correspondant y a laissé quelque chose, ou je rappellerai cette personne si son numéro de téléphone fait partie de mes contacts enregistrés !

En effet, après avoir ouvert mon portable, le nom et les coordonnées téléphoniques d'un certain Ronald me disent qu'il ne s'agit pas d'un étranger ou, si vous préférez, d'un appel à connotation commerciale ou d'un casse-couille quelconque, ayant pris le soin de n'enregistrer dans mon répertoire que les numéros importants et surtout amicaux.

Me voilà rassurée et, tout en retournant dans ma salle de bain avec mon portable à la main, je calcule l'heure qu'il peut être à Edmonton, au Canada. Près de 23 h chez nous, cela donne 15 h chez ce loustic qui, si mes souvenirs sont bons, se fout royalement de vérifier que son fuseau horaire et différent du mien. Mais bon ! Il a de la chance que je l'aime bien et qu'il a le droit, comme tous mes amis, hommes ou femmes, de m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Mon string ayant chu sur le plancher du couloir avant de pénétrer à nouveau dans la salle de bain, c'est l'image d'une femme à la chevelure rousse, au visage marqué légèrement des premiers petits traits disgracieux de la quarantaine entamée, mais à la poitrine encore ferme et joliment galbée, un ventre plat, un joli petit cul aux fesses arrondies — le tout est entretenu régulièrement, trois fois par semaine, par des séances de sport au Front de Seine-Squash et Fitness (10 min en vélo de chez moi) ou, acrobatiquement et érotiquement, par des pratiques sexuelles avec des partenaires des deux sexes quand j'en ai l'occasion —, que me renvoie le miroir à trois faces accroché au-dessus des deux vasques et de la plage en marbre coloré du meuble bas.

Je suis effectivement restée célibataire ; n'ayant pas eu le temps ou le courage de fonder une famille, au grand dam de mes parents, déjà vieux, qui désespèrent de voir des petits-enfants débarquer dans leur vie. Alors que je suis leur fille unique, même si je les ai comblés en réussissant mes études et en leur offrant l'image courtisane que représente ma fonction au sein de la société dans son ensemble.

Je réfléchis quelques secondes et, tout en faisant coulisser le panneau transparent de la cabine de douche, je rappelle le sieur Ronald à son domicile, pensant qu'il est au boulot, à cette heure de l'après-midi, à Edmonton...

C'est sa femme, Élisabeth, qui décroche le combiné, dans un anglais parfait, puisqu'originaire du Yorkshire en Angleterre (je crois), qui s'exprime :

– Yes! To whom do I have the honor?

– It's Helena, my dear!

– Héla ! Ma chérie, reprend-elle en français. Comment vas-tu ? me demande-t-elle. Aucunement surprise par mon appel téléphonique.

– Bien ! Je sens que tu attendais ce coup de fil.

– It's certain! Ronald m'a prévenu that I had to stay vigilante à la sonnerie du téléphone aujourd'hui, implorant le ciel que tu daignes... call back quickly, mélangeant les deux langues dans l'euphorie qui devait être la sienne.

– De quoi Ronald voulait-il me parler ? lui demandais-je tout de suite ; voulant éviter que l'odeur de ma transpiration ne gagne l'atmosphère de la salle de bain, même si la pièce fait plus de 8 m² et que la ventilation mécanique en absorbe l'air ambiant.

– Il veut t'inviter à venir passer quelques jours chez nous, ma chérie, ayant pensé que tu es en vacances ou que tu es sur le point de l'être ! Is it true?

– Alors ça ! Comment a-t-il deviné, le bougre ? Je suis effectivement et officiellement en vacances dans cinq jours et, comme par hasard, je n’ai pas encore décidé quoi que ce soit pour agrémenter le début de cette période de repos, sauf qu’il faut que je sois de retour avant quinze jours pour me rendre au chalet de notre ami commun, le sieur Marc, dans sa belle vallée suisse des Ormonts et plus précisément dans le petit village nommé Sépey.

– Ah oui ! J’en ai entendu parler. Ronald m’a expliqué que tu entretenais toujours des relations avec cet ancien camarade de faculté, voire plus d’après ses dires.

– Dis donc ! Qu’a bien pu te raconter ton presque vieux griot de mari ?

– Griot ! What’s this? m’interroge Élisabeth.

– Nothing! It’s just an expression to call him an old bard! répondis-je, machinalement, en anglais.

– Okay! I’ll tell him.

– Tu peux ! Il le sait déjà ! Mais, que me proposez-vous comme séjour, mes chéris ? Voulant en savoir plus et rapidement sur les éventuelles pérégrinations dont le sieur Ronald avait le secret.

– Alors là ! Il faut que tu le rappelles ou qu’il t’appelle dans une heure ou deux pour qu’il te dise lui-même de quoi il retourne. Moi, je ne connais pas ce qu’il mijote ou invente pour se rendre aussi intéressant auprès des gens qu’il invite.

– Eh ! Sais-tu quelle heure il est en France, ma chérie, pour me demander de rappeler ?

– Oh ! Sorry!

– It does not matter. I will do this after a shower and a good tea while watching TV in my room.

– Okay! À tout à l’heure alors !

– À toutes ! Et je coupais la conversation.

Mon portable m’indiquait qu’il était 23 h 30.